

## Tu me fais tourner la tête...

André Lavoie

---

Volume 18, Number 2, Fall–Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2120ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Association des cinémas parallèles du Québec

**ISSN**

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this document**

Lavoie, A. (1999). Tu me fais tourner la tête.... *Ciné-Bulles*, 18(2), 2–3.

## *Tu me fais tourner la tête...*

En 1992, à l'occasion des célébrations du 350<sup>e</sup> anniversaire de fondation de la ville de Montréal, la Cinémathèque québécoise proposait une intéressante rétrospective sous le thème, tout à fait de circonstance, «Montréal, ville de cinéma». Au menu, beaucoup de films québécois mais aussi plusieurs productions américaines qui prenaient grand soin de maquiller la ville pour qu'elle devienne le New York du passé, une cité du futur, et quoi encore!

Grâce à la «magie» du cinéma, des gangsters sortis des années 30 s'entre-tuaient dans les rues du Vieux Montréal (**Il était une fois en Amérique** de Sergio Leone, 1984), Paul Newman s'ennuyait de la Californie sur le site enneigé de Terre des hommes (**Quintet** de Robert Altman, 1978) et Angelica Huston faisait la morale à Ron Silver chez Ben's (**Enemies, A Love Story** de Paul Mazursky, 1989). Ironie du sort, aucune production étrangère (c.-à-d. américaine) ne fut tournée cette année-là dans la métropole...

Pour redresser une situation que plusieurs jugeaient préoccupante, la ville de Montréal et le Bureau du cinéma ont lancé toute une série de mesures (accès gratuit à des sites municipaux et paramunicipaux, tels La Ronde ou le Biodôme; paiement des frais directs pour un tournage, tels paramètres à enlever, contrôle policier, etc.; rabais sur certains coûts de services techniques; opérations de charme à l'étranger) pour éviter que Vancouver et Toronto s'accaparent toutes les parts du gâteau. Si l'on se fie toujours aux chiffres, ce coup de barre s'avéra plus que profitable puisque les producteurs étrangers investirent à Montréal près de 197 millions de dollars en 1998. En ajoutant ce que la télévision et le cinéma d'ici ont dépensé la même année (soit près de 496 millions pour un total de 693 millions), on évalue les retombées d'ordre économique à près de 1,5 milliard (**Les Affaires**, 24 avril 1999, p. 18). Des chiffres qui donnent le vertige.

Malgré la compétence irréfutable de nos techniciens, une hospitalité «fiscale» qui enrage l'industrie californienne, une ville dont le désordre architectural peut nous transporter de Plattsburg à Paris et de Varsovie au Vatican en l'espace de quelques pâtés de maisons, cette «success story» n'est pas seulement celle d'André Lafond, commissaire au Bureau du cinéma. Notre talent, notre générosité et nos grands espaces ne sont rien en comparaison de la faiblesse du dollar canadien. Les producteurs hollywoodiens ne sont même pas rendus à la banque qu'ils sont déjà morts de rire... Grâce à toutes les courbettes effectuées par les gouvernements et un dollar qui permet aux Américains de nous «acheter» deux fois plutôt qu'une, il n'est pas étonnant qu'ils trouvent si facilement le chemin du Canada. Et même si certains réalisateurs rechignent au fait que bien des techniciens parlent français entre eux sur les plateaux (Ira-t-on jusqu'à imposer l'anglais pendant les pauses pour les empêcher de croire qu'ils sont, en partie du moins, en terre étrangère?), ils ne refont pas leurs calculs longtemps pour comprendre que c'est dans leur intérêt (financier) de venir tourner ici.

Pendant ce temps, un engouement d'apparence incontrôlable s'est emparé des bonzes locaux du cinéma, qui voient dans ce grand débarquement la nouvelle planche de salut de l'économie montréalaise et la panacée de tous les maux qui nous affligent: pauvreté, chômage, insécurité politique et menace d'un troisième référendum!!! Pour le moment, plusieurs hommes d'affaires ont d'autres chats à fouetter, puisque les Mel Hoppenheim, Michel Trudel et Paul Bronfman font plus que rêver en technicolor et en cinémascope: les deux premiers vont créer Mel Cité du cinéma, et le troisième, la Ciné Cité Montréal sur l'emplacement de l'ancienne base militaire de Saint-Hubert. Autant d'infrastructures gigantesques pour satisfaire à la production locale (c'est ce que l'on répète dans les discours officiels) et contenter les Américains (qui attendent de pied ferme leur ouverture).

Loin de la morosité du début des années 90, Montréal se donne des grands airs hollywoodiens et déroule le tapis rouge pour John Travolta, qui vient y tourner **Battlefield Earth**. En examinant les chiffres, il est toujours difficile de s'opposer à ce débarquement, qui fait vivre des centaines de

petites entreprises fournissant une foule de services et plus de 1800 techniciens... Qui ne peuvent pas toujours compter sur le dynamisme relatif du cinéma québécois afin de les faire vivre. La masse salariale des techniciens est d'ailleurs passée de 13 millions en 1992 à 64 millions en 1998 (*Les Affaires*, 24 avril 1999, p. 20). Vous avez dit étourdissant?

Qui ne souhaite pas qu'un tel développement se poursuive et que Montréal ravisse à Vancouver et Toronto le titre de Hollywood du Nord? Elle semble mettre tout en œuvre pour qu'une telle promesse se réalise, mais à quel prix? On commence déjà à faire les premiers calculs, en catimini bien sûr, pour ne pas jouer les rabat-joie et se faire accuser de lancer de graves fausses notes dans ce grand concert de l'unanimité triomphante. On chuchote aussi que certains techniciens, «montés» trop vite, n'ont pas nécessairement les qualités requises pour exercer leurs fonctions.

Demandez-le à n'importe quel producteur québécois: par les temps qui courent, constituer une équipe de tournage *compétente* relève d'un aussi grand défi que de trouver du financement. Les jongleries d'horaire et les remplacements ne se comptent plus, surtout chez ceux qui n'ont pas les moyens d'attirer les meilleurs. Et si la compétence est une chose qui se paie, plusieurs se croient touchés par la grâce après avoir travaillé pour Brian de Palma, Alan Rudolph ou Richard Attenborough, et réclament des cachets à la hauteur de leur consécration nouvelle. D'autres, suprême honneur, auraient frôlé Marlon Brando, auraient ajusté un éclairage pour Bette Midler, auraient repassé une chemise pour Paul Newman ou auraient simplement enduré Linda Fiorentino: cela aussi, paraît-il, a son prix...

Mais cette escalade des coûts, des salaires et des budgets ne va pas sans produire de sérieux effets pervers. N'importe qui dans le milieu vous le dira: les journées sont longues pour ne pas dire interminables, les signes d'épuisement sont rapidement visibles (de charmantes ambiances règnent parfois sur les plateaux...), et cela, sans oublier le plus grave et le plus pathétique: les accidents se multiplient et se révèlent parfois fatals. Mourir pour un film de série B à cause des pressions d'un cinéaste frustré de ne pas être Steven Spielberg, n'est-ce pas le comble de l'absurde?

Tout cet engouement, avec les conséquences fâcheuses qu'il entraîne, n'apparut pas seulement grâce à la ténacité des fonctionnaires de Montréal, à la créativité des techniciens et à quelques-uns de nos paysages de cartes postales. Répétons-le: la conjoncture économique actuelle, avec un dollar canadien qui s'agenouille devant les devises américaines et étrangères, voilà la véritable star. Mais comme toutes les stars, les plus rayonnantes sont souvent les plus capricieuses. Si le dollar canadien décide de bomber le torse et de se croire plus important qu'il ne l'est, inutile d'être un économiste patenté pour prédire que l'on se retrouvera avec une foule de petites Cinécittàs sous les bras, hantées par les souvenirs de productions essentiellement sans intérêt. En ce moment, les «movie-of-the-week» se tournent plus vite que la manivelle. Mais nommez-moi un film majeur de l'histoire du cinéma qui fut tourné ici? Peut-être le dernier Leone mais sûrement pas **Snake Eyes**, **Grey Owl**, **Babel**, et j'en passe...

Personne ne souhaite le malheur d'une industrie fragile qui connut sa part de misères et ses passages à vide, et dont ses artisans, comme dans tout autre secteur, méritent un boulot bien rémunéré. Cela doit-il pour autant se faire au prix d'un développement anarchique uniquement orienté vers les besoins éternellement voraces des Américains? Après avoir exploité, ici et en Nouvelle-Angleterre, une main-d'œuvre abondante et bon marché au début du siècle, nos richesses naturelles presque laissées pour rien dans les années 40 et 50 et maintenant nos ressources cinématographiques, on dirait que l'Histoire se répète. Je me souviens, qu'ils disaient...

### *Un dernier tour de piste*

Je signe ici mon dernier éditorial, ce qui signifie que je laisse la place à d'autres, et surtout ma place de rédacteur en chef. La direction de la revue reposera maintenant sur les épaules de Jean-Philippe Gravel que je remercie vivement d'accepter de plonger dans l'aventure. J'en profite aussi pour saluer tous les collaborateurs qui contribuent à enrichir ces pages, les membres du comité de rédaction pour leur complicité de tous les instants et l'équipe de production, tout particulièrement Martine Mauroy, Marie-Claude Bhérier et Luc Mauroy. Pour mon plus grand bonheur, je redeviens, comme à mes débuts en 1990, un simple collaborateur qui se fera sans doute taper sur les doigts pour ses textes en retard... Mais conscient aussi du travail qu'exige la publication d'une revue de cinéma. ■

«Le grand manitou du cinéma à Montréal, André Lafond (commissaire au cinéma et à la télévision), ne croit pas que l'octroi éventuel d'un crédit d'impôt de 10% (sur la masse salariale en Californie) puisse convaincre les grands producteurs américains de cesser de produire au Canada, ou même de diminuer leurs activités de production cinématographique d'un iota.

«Les avantages financiers qu'on leur offre sont trop importants.

«Prenons Montréal. Quand une production américaine se tourne ici, le producteur américain économise au bas mot quelque 50%.

«Un: la dévaluation du dollar canadien lui "rapporte" en partant une économie de 32% sur les dépenses qu'il fait ici.

«Deux: grâce aux crédits d'impôts de 11% accordés par Québec et Ottawa sur la main-d'œuvre québécoise et canadienne, le producteur américain économisera ainsi encore 22% sur ses dépenses de tournage au Québec.

«Pour attirer les productions américaines, dénonce-t-on à Hollywood, l'Alberta va même jusqu'à accorder un crédit d'impôt de 37% sur la main-d'œuvre albertaine.

«Cela dit, ce sont Montréal (200 millions), Toronto (400 millions) et Vancouver (800 millions) qui se partagent le gros des recettes des productions américaines en terre canadienne.» (Michel Girard, «Hollywood se rebelle contre nous», *La Presse*, 17 avril 1999, p. F2)